





MUSIQUE RAPIDE  
ET LENTE

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.  
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.  
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.  
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.  
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.  
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.  
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.  
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.  
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.  
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.  
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.  
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.

Cyrille Martinez

MUSIQUE RAPIDE  
ET LENTE



BUCHET • CHASTEL

*L'auteur a bénéficié, pour l'écriture de cet ouvrage,  
de l'aide du Centre national du livre.*

Malgré les démarches entreprises par l'éditeur, les ayants droit de la photographie n'ont pu être joints dans les délais de publication.  
L'éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

© Libella, Paris, 2014.  
ISBN : 978-2-283-02761-5  
ISSN : 2110-0713







**W**ally a quinze ans et il fume déjà comme un grand. Il s'achète lui-même son tabac, ses briquets et son papier à rouler, il ne demande d'argent à personne. Sa première cigarette, il l'allume tout de suite en sortant de l'école. Devant le portail il cède aux demandes des copains qui, s'imaginant un avenir de fumeur, tiennent absolument à tirer une bouffée, accumulant ainsi une expérience qui leur servira pour plus tard. Il faut rendre grâce à Wally d'apprendre à fumer aux enfants de son âge.

Cigarette à la bouche, Wally s'en va traverser à vélo le quartier où il vit, qui est un quartier qui craint, où mieux vaut éviter de se rendre, car la sécurité des personnes et des biens n'y est pas assurée. C'est aller au-devant de graves dangers que de s'y aventurer, disent les habitants du centre-ville à propos de ce quartier où jamais ils ne vont mais dont ils parlent volontiers. On ne connaît pas le détail des choses troubles qui se déroulent là-bas, racontent-ils, au fond de ces cours sombres, dans cette ville dans la ville, hantée par des fantômes à capuches. Cependant tout le monde s'accorde à dire que c'est un quartier qui craint. Notoirement

connu pour être pourri, sale, moche, rouge, violent, régi par des lois équivoques. On en veut pour preuve les textes en lettres vinyliques placées sur une façade d'immeuble de l'avenue principale :

TU NE TUERAS PAS TON BON DIEU EN ADMETTANT QU'IL EXISTE.

IL NE VOUS DEMANDE PAS DE VOUS DÉGUISER EN SORCIÈRES. SCOOTERS ET BAGNOLES TOUTE LA NUIT AVEC QUEL BLÉ.

RÈGLEMENT SANITAIRE CLÉBARDS INTERDITS SUR LES MARCHÉS.

NATURELLEMENT L'ART IGNOBLE C'EST LA TÉLÉ TOUS LES JOURS 24 HEURES SUR 24.

LES MECS SUR LES CHAMPS DE BATAILLE POUR ENRICHIR MILITAIRES ET ARTIFICIERS.

PEUPLES POUR VOUS VENGER ÉCRIVEZ SUR LES MURS OU AILLEURS.

Certaines personnes lisent ces textes comme des menaces pesant sur la sécurité des personnes et des biens. D'autres se rappellent que leur apparition dans l'espace public coïncide avec une résidence d'écrivain menée en lien avec les usagers de la bibliothèque. Sans doute les deux lectures peuvent être menées de front, aucune n'exclut l'autre, aucune n'est définitive. Quoi qu'il en soit, le texte soutient la comparaison avec des messages de menace. Il peut tout aussi bien susciter la peur que provoquer le rire. Il renvoie chaque lecteur à la manière dont il appréhende la vie dans le quartier.

Laissant la bibliothèque derrière lui, Wally roule à présent le long des cafés et des snacks où les gars viennent tuer le

temps. Sans enfants sans famille sans travail, ils mènent une vie sans horaires ni argent. Le matin ils vont à la bibliothèque afin d'emprunter de la lecture et du son à la bibliothèque, ensuite prennent une table en terrasse, commandent un café allongé et font passer le temps.

Ils lisent, ils écoutent, ils discutent, ils se font légèrement chier. Ce n'est pas avec eux que les commerçants feront fortune. Il n'empêche que ce sont des clients fidèles. Présents tous les jours ouvrés, durant l'année civile complète, absolument fidèles au poste. Ils ne prennent même pas de vacances. Quand arrive le printemps, ils éprouvent des démangeaisons au niveau de l'engin. Ce doit être une manière d'allergie qui les prend car pourquoi se le tripoteraient-ils à longueur de journée? Gaffe à ne pas trop exciter l'animal tout de même, il est d'une nature sensible. Trop tard, le fauve est réveillé, il s'agite, il a faim, il est prêt à mordre la première proie venue. Attention, écartez-vous, il pourrait vous sauter dessus et vous dévorer. Conscient du danger qui le guette, Wally place une méchante accélération. Puis décélère trois cents mètres plus loin, une fois la menace écartée.

En même temps ce n'est pas parce que les gars se malaxent sévère qu'il faudrait en conclure qu'ils sont incapables d'initiative. Quand il le faut, ils savent faire entendre leur voix. Récemment, ce sont des jeunes sans emploi qui ont lancé la pétition pour que les cloches arrêtent de sonner à 8 heures du matin. Le texte a eu énormément d'écho chez ceux qui vivent autour de l'église. La pétition a recueilli un grand nombre de signatures. Toutes les tranches d'âge se sont senties concernées. À 8 heures, on dort encore par ici. Salariés et patrons, respectez ceux qui ne se lèvent pas pour aller

bosses. Ou proposez-leur du travail, occupez-les, faites quelque chose, donnez-leur une raison valable de se réveiller de bonne heure. À défaut d'obtenir un travail correct, chômeurs et lève-tard ont de bonnes chances de réduire au silence cette église sans fidèles, la plupart du temps quasi vide, trois pèlerins, quatre illuminés, un touriste paumé. Sauf les jours où s'y tiennent des concerts gratuits. Là, en revanche, il y a foule. Ça marche à tous les coups, dès qu'on met de la musique un peu fort, les fidèles se révèlent.

Quand ils ne squattent pas les cafés, les jeunes se livrent à toutes sortes de trafics. Des choses mesquines le plus souvent. De quoi se faire quatre sous. En aucun cas des affaires qui rapportent. Même dans leurs combines, les gars manquent d'ambition. Dans ce quartier, ils voient tout en petit. Ils feraient mieux de se trouver un boulot véritable. Lisez les offres d'emploi : vous avez du talent, entrez dans la vente, un secteur qui recrute en permanence, téléconseiller ou conseiller de vente, horaires variables, travaillez selon vos envies. Ça tente quelqu'un ?

Eh bien non, ça ne tente personne. On propose des expériences significatives. On recrute les talents. On parie sur l'avenir. On élabore un plan de relance de l'emploi. On s'inscrit dans un pacte de compétitivité. Et les gars ne veulent rien entendre. Ils prennent ça à la rigolade. Ils disent ce truc, ce n'est pas un emploi, c'est de l'enculette. Vous savez, le truc mal payé où on te traite comme un chien. Les gars préfèrent encore cumuler chômage et magouilles alimentaires. Ils font ce qu'ils considèrent comme nécessaire et juste. Cependant ni la police ni les assistants sociaux ne partagent leur point de vue. La police, les parents et les assistants

sociaux pensent qu'il est nécessaire et juste de trouver un travail honnête et déclaré, même mal payé, même un boulot où on vous parle mal, où l'on pratique l'enculette vis-à-vis du personnel, c'est toujours du boulot.

La vente ne vous motive pas? Dans ce cas tournez-vous vers la coiffure. S'il y a bien un secteur porteur dans le quartier, un domaine dans lequel il est possible de faire carrière et d'espérer un peu plus que gagner une misère ou devenir petit chef à la place du petit chef, c'est bien celui de la coiffure et des arts capillaires.

Incroyable comme les salons de coiffure ont du monde, font du fric, embauchent du personnel qualifié. La clientèle se compose essentiellement de femmes venues de l'Est et des Îles, mais les salons accueillent aussi bien des autochtones. Les salons doivent s'adapter aux différents goûts, aux différentes modes, aux différents types de cheveux. Les coiffeurs doivent être capables de satisfaire les envies des femmes de l'Est d'être coiffées à la mode des Îles. Les envies des femmes des Îles d'avoir une coupe dans l'esprit femmes de l'Est. Les envies des autochtones de s'inspirer des deux modes pour en créer une troisième, qui n'appartiendrait qu'à elles.

Elles ont besoin de changement. Elles ont envie de couleur, d'éclat, de volume. Elles veulent être lumineuses et fraîches. Elles confondent dégradé et effilé, elles ne voient pas toujours la différence entre mèches et balayage, et vous devez comprendre, interpréter et traduire. Elles ont envie de volume quand leurs cheveux sont fins. Elles veulent des cheveux lisses quand elles sont frisées. Elles veulent une coupe

qui serait à la fois dans l'air du temps et intemporelle, quelque chose d'ultraféminin, vous voyez le truc, bien sûr, éternellement féminin, c'est parfaitement clair, vous voulez être belles tout simplement, à petit prix évidemment.

Elles veulent changer de tête une fois tous les deux mois, rien que ça.

Elles débarquent au salon avec une photo et déclarent, faites-moi la même chose.

Elles veulent exactement la coupe de machine alors qu'avec leur qualité de cheveux c'est impossible à obtenir.

Si vous croyez que c'est un métier facile.

Quelqu'un vient vous voir en disant changez-moi, vous vous y prenez comment ?

D'abord, il faut savoir que dans ce métier on ne doit jamais prononcer le mot impossible. Le métier requiert de la rhétorique. Il faut savoir argumenter, séduire, conter, inventer des formules magiques. L'air de rien on oriente le client vers ce qu'on a dans l'idée de lui fourguer. On négocie, on use de stratagèmes vicieux, on interroge, on demande des précisions, on reformule, on invente des atouts, des prétendues qualités capillaires qu'il serait bon de mettre en valeur. On parle d'éclat, de volume, de mouvement. On n'hésite pas à flatter. On dit ce serait dommage avec votre qualité de cheveux d'opter pour un défrisage. On est vraiment prêt à tout.

Vous invitez la cliente à prendre place sous le casque à vapeur, madame je vous prie, asseyez-vous. Vous prenez votre belle voix intense, grave, envoûtante. Détendez-vous, fermez les yeux, l'opération durera une heure, écoutez-moi, imaginez. Été, bord de mer, soleil rasant, vent chaud, mer

chaude, teint hâlé, régime de poissons exotiques, fruits cueillis sur l'arbre, vacances au paradis, vous faites corps avec la nature. Sous l'effet du sel de mer, du soleil et du vent, vos cheveux se sont patinés. Visualisez des pointes légèrement blondes, une petite touche naturelle qui tout à coup vous éclaire le visage, affine vos traits, vous donne un coup de jeune. Vous ne vous êtes jamais sentie autant vous-même qu'aujourd'hui. Vous êtes rayonnante.

Et maintenant, ouvrez les yeux.

Anticiper les demandes. Initier des modes. Proposer des coiffures nouvelles. Se construire un discours. Manifester un esprit créatif et travailler sans compter ses heures. Innover sans trop taper dans le porte-monnaie. Être d'humeur constante, sourire, demander des nouvelles du mari, de la cousine, comme si ça nous passionnait. Lâcher un compliment auquel on ne croit pas. Se fendre d'un geste commercial, sous peine de perdre sa clientèle au profit d'un salon concurrent, que les clientes placeraient à l'avant-garde de la création capillaire à bas prix.

C'est ça, la réalité du métier.

Quel enfer.

Non merci.

S'il faut choisir entre la coiffure et le chômage, je choisis le chômage.

Reprendre le salon et les emmerdes qui vont avec, il n'en est pas question.

Il est 5 heures.

Wally est arrivé chez lui.

Sa décision est prise.

Jamais il ne coiffera.

Ces phrases simples l'ont soulagé, ce voyage à vélo lui a fait le plus grand bien. Il y voit plus clair, désormais, quant à son avenir bouché. Ne jamais se laisser aller à devenir professionnel de quoi que ce soit, cela ferait presque figure de philosophie, si ce n'était qu'une fumisterie supplémentaire. Au fond il n'y a guère que dans le tabagisme qu'on peut espérer faire carrière.

Wally finit sa cigarette, attache son vélo, se passe la main dans les cheveux, pousse la porte du salon de coiffure de papa et maman en gueulant : salut, c'est moi.

Entre deux clientes en train de raconter leur vie entre deux pays et deux langues, les parents de Wally écoutent leur enfant faire le récit de sa journée d'école, notes, comportement, sanctions, gratifications, mensonges, anecdotes.



Son récit achevé, il marque un temps de silence, inspire un bon coup, et se lance.

Donc voilà, j'ai bien réfléchi. Pesé le pour et le contre. Eh bien je ne ferai pas coiffure. Je vais choisir une autre orientation. Il ne faut pas compter sur moi pour travailler dans le salon.

As-tu au moins une idée de ce que tu veux faire ? demande la mère. Tu ne vas quand même pas passer ta vie à faire travailler les filles ?

Il ira en prison, fait le père, il travaillera en bibliothèque.

Les deux se valent, réplique le fils, j'irai d'abord en prison et, une fois en prison, je travaillerai à la bibliothèque.

Sur ces mots il monte à toute blinde à l'étage, où se trouve les trois pièces familial.

17

Dans sa chambre il dépose ses affaires d'école. Dans la cuisine il se prépare un sandwich qu'il dévore allongé sur son lit. Fixant le plafond qui porte la marque d'un dégât des eaux, Wally mastique un hareng, maudit hareng, finir sa vie entre deux tranches de pain noir, quel destin.

Wally entrouvre la fenêtre, laissant entrer le bruit de la circulation routière dans sa chambre, qui est l'endroit où il dort et écoute de la musique. Il sélectionne un enregistrement, choisit un morceau en particulier, s'apprête à le mettre en écoute lorsqu'un gros son de basses signale l'arrivée d'une voiture musicale. Wally ferme la fenêtre, se bouche les oreilles pour prévenir la déflagration sonore du bolide électro. Lequel s'éloigne aussi vite qu'il est apparu. Wally attend dix secondes avant de rouvrir la fenêtre. Le morceau qu'il a sélectionné commence dans un instant.

(...)

Trois minutes trente-trois secondes plus tard, le morceau s'achève. C'était un morceau rapide, une composition pour la voix, un texte mis en musique, une petite pièce musicale divisée en couplets et refrain. Lui succède un moment de silence, un souffle qu'on appelle silence par opposition à la musique enregistrée.

Ce silence prépare l'auditeur à l'écoute du morceau suivant. Wally ferme la fenêtre.

Il écoute ce silence comme il écoute les chansons.

Wally ne dit rien, il mastique.

C'est long, un silence, quand on l'écoute pour de bon.

Silence : l'oreille se détache de la mélodie et du rythme de la chanson précédente, l'oreille se prépare à accueillir la mélodie et le rythme de celle qui arrive, Wally ne déteste pas ce silence.

Bruit : rapide, très rapide, à fond du début à la fin, un morceau bref et intense. Wally aime beaucoup ce bruit.

Le plafond de sa chambre sur lequel son regard s'est porté, Wally se souvient qu'à l'origine il accueillait des moulures, des rosaces, des corniches. Ces fioritures ont disparu sous un faux plafond aujourd'hui marqué par un dégât des eaux. Sans cette partie où la peinture s'écaille, il ne reconnaîtrait plus sa chambre. Ce dégât des eaux n'a jamais été signalé, jamais reconnu, jamais indemnisé, et par conséquent jamais aboli. Wally a parfois l'impression d'être le seul à en connaître l'existence.

Entre deux bouchées de hareng, Wally fredonne, chantonne, siffote, il chante en plaquant sa voix sur celle du chanteur.

Une dernière pensée pour ce hareng. Une fin de vie en forme de sandwich, c'est terrible, quand on y pense.

Encore une bouchée et il aura disparu.

Wally évalue les conséquences de son geste. Puis il croque.

Dernières notes de musique, un hareng vient de nous quitter, amen.

Difficile d'enchaîner après ce qu'on vient d'entendre, Wally préfère garder en tête ces dernières notes plutôt que de risquer de les perdre en écoutant autre chose.

Dans la salle de bains Wally se brosse les dents. Dans les chiottes il se vide. Dans le salon il embrasse ses parents. Il suffit que maman dise bisou pour que Wally en exécute un sur sa joue, bisou mon chéri, et sur celle du père, bisou futur bibliothécaire.

Je vais au travail, pas la peine de m'attendre pour manger.

Il monte sur son vélo, allume une cigarette, direction boulot.

Le parcours ne comprend aucune difficulté majeure. Quasi-ligne droite de bitume sans buttes ni collines à grimper, tout juste marquée par le léger dénivelé d'un pont. Il faut quand même faire gaffe aux trous qui émaillent la chaussée. Surveiller ceux qui font les cons en voiture. Se préparer à tout moment à ce qu'un deux-roues déboûle au mépris du code de la route. S'attendre à ce que des objets domestiques volent des fenêtres et vous atterrissent dessus. Avoir bien en tête que le meilleur moyen de se débarrasser d'un chien qui cherche à mordre les mollets des cyclistes demeure le bon vieux coup de pied en pleine gueule.

Mis à part ces difficultés mineures, le parcours est roulant, le chemin paisible. Wally pédale trois secondes, se relâche cinq secondes, se laisse porter par l'élan.

Cigarette aux lèvres, buste droit, indifférent aux lois de l'aérodynamique mais sensible à celles du tabac, voilà sa façon d'envisager le cyclisme. Aller le plus vite possible n'a aucun sens, Wally n'est pas à la minute, il ne fait pas la course, il n'a pas de concurrent, l'important c'est de produire le minimum d'effort musculaire et cardiaque, d'économiser son souffle pour pouvoir fumer à vélo.

Sur son vélo, Wally pédale, fume, chante. Il fait les trois choses à la fois, signe d'une coordination excellente. Son voyage dure le temps d'une chanson, et comme une chanson dure le temps d'une cigarette, sa chanson prend fin quand sa cigarette est fumée. Et quand sa cigarette est fumée, cela veut dire qu'il est arrivé en ville. C'est dire si ce n'était pas loin. On fait tout un plat de ce qui sépare les quartiers du centre-ville, on dit qu'un monde les sépare, on emploie des mots énormes, on ne lésine pas sur l'emphase, alors qu'il faut à peine trois minutes de voyage à vélo pour passer de l'un à l'autre.

Les flots battent un rythme binaire contre la coque d'une péniche. La famille canard se promène sur le canal. Les lampadaires s'illuminent. Il fait nuit. Le brouillard est tombé. On se croirait dans une toile de machin, ah, mais oui, machin, comment s'appelle-t-il déjà? Spécialiste des clairs-obscur, peignait des scènes bibliques et des scènes de la vie quotidienne, a produit des centaines d'autoportraits, ne quittait pas un bonnet dégueulasse, plutôt une espèce de bande de

tissu pas très nette nouée autour du front, mais si, les livres de peinture ne connaissent que lui, ah.

Bref.

Tout ça pour dire qu'un instant on aurait pu croire à une peinture ancienne. Même si maintenant on penserait plutôt à une peinture récente, à cause des néons roses qui bavent dans le brouillard, mais aussi par la faute de Wally qui traverse le tableau. Wally franchit un pont, deux ponts, trois ponts, peut-être davantage. Au bout du troisième, on arrête de compter. On peut estimer qu'il doit franchir entre quatre et sept ponts avant d'arriver au travail. Il aurait pu réduire ce chiffre de moitié s'il s'était garé près de l'endroit où il bosse. Mais il aime bien enchaîner un trajet à vélo avec cinq, six minutes de marche avant de se mettre au boulot.

Une porte en verre dépoli. On la pousse et clac on découvre un bar de soif.

Comptoir illuminé, mur de bouteilles d'alcool, clientèle aux yeux brillants, groupes de jeunes gens musclés, peau rosée, morts de soif et bruyants.

En guise de déco, des portraits d'icônes du spectacle jaunissent à leur rythme sous des cadres en verre. Les visages nous parlent, on a oublié les noms. De toute façon on n'est pas venu ici pour convoquer les idoles. On est ici pour boire.

Dans une ambiance conviviale et festive, le bar de soif est heureux d'accueillir une clientèle de marins venus de la Côte atlantique dont l'envie de boire n'est pas la moindre qualité. Après une journée à se faire chier sur le port, les marins s'accordent un moment de détente. Ces gars-là n'imaginent pas se détendre autrement qu'en buvant des coups. Ils sont donc hyperdétendus, complètement désinhibés, accompagnant les standards en fond sonore de leurs voix éraillées, quand se présente à eux un enfant longiligne aux épaules tombantes, la peau mate, le teint jaune, le visage ovale, le front large, les yeux doux, le nez long, les lèvres fines, le

menton rond, les cheveux noirs, les sourcils épais et les dents vertes.

Pourquoi les dents de Wally sont-elles vertes? Parce que le vert est sa couleur préférée. Et qu'elle se marie bien avec le noir, le jaune et le teint mat.

Wally les dents vertes se met à chanter-déconner avec eux. Il entre dans la ronde, bras dessus, bras dessous, en moins de cinq minutes les gars sont devenus copains de boisson. À la fin de la chanson, Wally prend la parole.

Hé les gars, qu'est-ce que vous buvez? C'est la mienne!

Sur les conseils de son chef, Wally établit le contact avec les marins en offrant une tournée. Son chef, un dénommé Cortès, qui comme son nom l'indique porte une moustache en forme d'anchois et des cheveux plaqués en arrière, lui a demandé de développer une nouvelle clientèle. Et pour faire découvrir l'établissement qui l'emploie aux marins de passage, quoi de mieux que de les arroser.

Les bières sont servies, les verres s'entrechoquent, Wally engage la conversation dans une langue étrangère de niveau scolaire, l'étranger pratiqué par un enfant de quinze ans. C'est un peu son boulot qui se joue dans cette communication. Alors tant pis pour l'accent, tant pis si Wally parle la langue d'ici et les marins la langue de là-bas, tant pis si des milliers de kilomètres séparent ici et là-bas. L'essentiel c'est de parler. Wally doit absolument faire passer son message.

Wally entretient la conversation en dispensant quelques généralités sur la ville. Il dit ce que tout le monde dit, ce que tout le monde sait, ce que tout le monde sait qu'il faut dire : c'est une jolie petite ville, qui a connu un âge d'or, où il fait bon vivre, libérale en matière de mœurs, où l'on peut

s'amuser, beaucoup s'amuser. Vous aimez vous amuser, j'imagine.

Vous voyez ce que je veux dire ?

Les marins l'interrompent, multiplient les signes avec les mains, manière de dire : tu sais, garçon, on ne parle pas ta langue.

Wally reprend, se corrige, il essaie d'améliorer son accent, ne plus mâcher ses mots, être clair, juste, intelligible, il s'efforce d'articuler au mieux.

Soudain les marins comprennent que Wally s'exprime dans leur langue. Ils éclatent de rire. Wally rigole aussi.

Drôle de garçon.

Qui es-tu, Wally ?

Entre nous, Wally ne s'appelle pas Wally, Wally s'appelle Wladimir. Mais les gens préfèrent l'appeler Wally, ça leur fait gagner une syllabe. Il n'y a que ses parents qui continuent de lui donner du Wladimir. Wladimir c'est plus beau, Wally plus sympa. Si vous voulez tout savoir, sa mère est née rom dans un pays de l'Est qui commence par U et se termine par KRAINE, et son père est né ici, dans ce Petit Pays Plat. Si vous voulez vraiment tout savoir, ils se sont rencontrés dans la prison où son futur père purgeait une peine pour trois fois rien, un simple vol à main armée qui ne fit pas de blessés, et malheureusement pas d'argent : un cambriolage pour la gloire. Celle qui n'était pas encore sa mère entretenait une correspondance avec celui qui n'était pas encore son père. Ils tombèrent amoureux et donnèrent naissance à un enfant, pas voulu, mais passons, il fut appelé Wladimir. Ils ont longtemps cru savoir qui était cet enfant. Ils croyaient que leur



enfant était Wladimir. Sans se douter que derrière Wladimir se cachait un Wally.

T'es d'ici?

Vous voulez dire qu'il ne ressemble pas aux enfants d'ici? C'est vrai. Les enfants d'ici ont plutôt les cheveux clairs et la peau blanche piquée de taches de rousseur. Une proportion importante d'entre eux, au hasard soixante pour cent, fera partie de la catégorie des grands et baraqués aux cheveux clairs, au teint laiteux, qui exploitera ses qualités physiques dans les stades, les piscines, les gymnases. Wally ne sera jamais clair, jamais grand et jamais baraqué. Aucun risque de le voir sur un stade en train de batailler pour une médaille dont le gain aurait pu faire de lui un modèle de courage et de détermination pour la nation tout entière. Wally ne fera pas de sport. Jamais il ne sera un héros. Toute sa vie il gardera la tête de quelqu'un venu d'ailleurs. Wally serait plutôt le genre de type à qui l'on demande sans cesse t'es qui? D'où tu viens? De quelle origine es-tu? Sous-entendu, tu n'es pas d'ici. Tu n'es pas de la ville où tu es né. Tu n'es pas du pays dont tu te prétends citoyen.

Qui je suis?

Mon nom est Wally et je suis celui que vous pensez que je suis.

Bien, les présentations sont faites, revenons-en à ce pourquoi nous sommes ensemble, dans un espace convivial, réunis autour d'un verre.

Wally explique en quoi consiste son travail.

Les marins lui prêtent une oreille attentive.

Cet enfant semble avoir une proposition intéressante à leur faire.

Quoi ?

Que dis-tu ?

On n'a pas bien compris.

Tu pourrais répéter ?

Wally répétera autant de fois que nécessaire. Et d'ailleurs, à partir de maintenant, Wally est disposé à répéter chacune de ses phrases, immédiatement après l'avoir prononcée une première fois. C'est ça, dire deux fois chaque phrase, ou renoncer à se faire comprendre.

Cette obligation de recourir à un système de répétition permanente ne fait que confirmer quelque chose que Wally a déjà entrevu à l'école et dans le salon de coiffure familial : ce n'est pas parce qu'on parle la même langue qu'on parvient à s'entendre.

En même temps, Wally a dans l'idée que, du moment qu'on s'adresse aux bons interlocuteurs, avec des éléments susceptibles de les accrocher, le message finit nécessairement par passer. Pour plus de sûreté, il souligne ses phrases par des gestes explicites. Malgré ses difficultés, Wally arrive à faire passer son message.

Trois clients potentiels ont suivi Wally jusqu'aux chambres roses qui tirent leur nom des jetés de lit roses, de la moquette rose et du papier peint blanc mais qui paraît rose sous l'effet des tubes de néon roses fluorescents. Un couple de lapins en peluche a élu domicile sur le lit à motifs floraux éclatants, pétillant de fraîcheur et sublimé par un bord blanc, comme un tableau encadré. Les lapins ont le cul usé à force de s'emmancher. Accroché au-dessus du lit, un poster montre des cochons qui se la donnent en riant. On ne savait pas que se mettre pouvait être aussi drôle, il est bizarre ce dessin. En

dépit des apparences, nous ne sommes pas exactement dans une maison de poupée. Nous sommes dans un espace pour adulte où le client paie, et il paie d'avance.

Ah voici les filles.

Wally n'occupe pas vraiment un emploi de proxénète. Son employeur l'est, Wally pas tout à fait. Il lui manque diplômes et expérience pour prétendre au poste de proxénète en chef. Actuellement, Wally occupe un poste d'aide-proxénète. Il débute dans le métier. Il s'agit de sa première expérience.

Le travail d'aide-proxénète consiste à jouer les intermédiaires entre des professionnelles en recherche de clients et des clients potentiels en recherche de professionnelles. L'aide-proxénète fait un travail de terrain, il démarché le client, présente l'offre de service. Compétences requises : goût du contact et de la communication, sens du service et de la relation client, capacité d'adaptation à un environnement socioculturel très spécifique, connaissance des enjeux du secteur et bonne connaissance de l'ensemble des acteurs et de leur positionnement, adaptabilité à des situations diverses, management humain, pratique de l'étranger conversationnel.

Sur ce dernier point, Wally n'est pas opérationnel d'entrée.

Ayant réussi à fidéliser une clientèle étrangère aux services proposés par l'établissement, Wally progresse au contact du client qu'il écoute et imite. À force d'exercices sa

langue gagne en clarté, son vocabulaire s'enrichit, ses phrases se structurent, il intègre des idiomes, recourt à des formules, il apprend même à raconter des blagues. Mieux, il se met à chanter dans un étranger correct, même s'il continue de l'habiller avec l'accent d'ici.

Peu à peu il met ses compétences linguistiques au niveau requis pour occuper le poste.

Au terme de la période d'essai, Wally est devenu quasi bilingue. Il parle la langue d'ici et celle de là-bas. En conséquence de quoi son employeur le confirme à son poste. Sachant que son affaire tire un bénéfice certain de la qualité de la conversation en langue étrangère de son jeune employé, on voit mal comment Cortès aurait pu se passer des services de Wally.

En retour, Wally perçoit une petite partie des recettes. Pas tout à fait un salaire, ce serait plutôt une espèce de pourboire amélioré dont le montant est laissé à la discrétion du proxo. Chaque fin de semaine, l'argent lui est remis en main propre. Wally rentre chez lui les poches pleines, il dépose l'argent sur son lit et réfléchit à la situation.

Auparavant les choses étaient simples. En début de semaine ses parents lui donnaient un billet, il se rendait alors chez le buraliste où il passait sa commande, donnait son argent au monsieur et ressortait en possession de feuilles, de filtres et de tabac. Plus quelques pièces de monnaie dont il se délestait dans un cul de bouteille en plastique accompagné d'un carton JE NE SUIS PAS UN MIRAGE derrière lequel vivotait l'auteur, dans un désœuvrement très comparable à celui d'un poète en signature dans un Salon du livre. Cela fait, Wally n'avait plus d'argent en poche.

Maintenant Wally a des problèmes de riche. Il a pris ce boulot afin d'avoir une première expérience en entreprise, d'écrire la première ligne de son cv, de prouver à ses parents qu'il est professionnellement capable. Il ne pensait pas connaître des problèmes de riche. Ce n'est pas qu'il soit très riche, mais, comme les très riches, il ne sait plus que faire de son argent. Il en a trop. Il ne sait pas quelle utilité donner à ce trop-plein de pognon qui lui remplit les poches et lui brûle les doigts. Il ne va quand même pas tout donner aux auteurs démunis, ce serait leur refilet le problème, ce ne serait pas correct. En tant que nouveau riche, il aurait bien besoin qu'un héritier le fasse profiter de son expérience, lui prodigue des conseils, lui donne des solutions, lui explique comment procéder pour dilapider son argent. Doit-on le distribuer, le jeter, le donner, le bouffer, le flamber, le croquer, le brûler ou le perdre? Le dépenser en plaisirs jusqu'à épuisement de ceux-ci? Comment se persuader du bien-fondé d'acheter des choses dont on n'a pas envie? Doit-on jouer son argent? Où ça? Investir mais encore? Comment tirer du plaisir d'un investissement?

En attendant de savoir quoi faire de son argent, Wally se met à le compter. Il compte et, quand il en a terminé, il recompte bien sûr.

Une noisette, deux noisettes, trente, quatre-vingts, cette semaine j'ai gagné six cent dix-huit noisettes virgule vingt.

Le mot noisette a deux significations. Il désigne à la fois le fruit du noisetier et la monnaie des enfants. C'est plus marrant de compter en noisettes, les noisettes c'est parlant, et puis au moins ça se mange, et c'est bon.

Le proxo croit donner de l'argent à Wally sans se douter qu'il le paie en noisettes.

Wally met ses noisettes dans ses poches. Quand ses poches en sont pleines, Wally fourre les noisettes dans son sac. Quand ses poches et son sac sont remplis, qu'il ne sait plus où planquer ses noisettes, Wally délègue l'affaire à son estomac qui lui dit d'acheter des harengs frais, blancs, légèrement salés, doux et crémeux, harengs saurs, légèrement saurs, en rollmops, crus servis avec des petits dés d'oignon et des gros cornichons coupés en lamelles, aromatisés au vinaigre doux. Il se paie les meilleurs harengs de la ville. Il s'en gave, s'en écœure, et pour finir dégueule. C'est alors qu'il fait vraiment n'importe quoi : acquisition d'un chapeau ridicule qu'on porte le temps d'une blague aux copains avant de s'en séparer dans une poubelle, location d'un bateau pour une balade sur les canaux entre potes, avec supplément fumeur obtenu par corruption du chauffeur, achat de poissons vivants sur le marché et remise à l'eau sous le regard dégoûté des pêcheurs.

À la nuit tombée, Wally saute de la fenêtre de sa chambre puis rebondit dans un taxi à bord duquel il s'en va, des noisettes plein les poches. Le taxi quitte la ville par la voie rapide, file à travers la nuit chiante sur trois ou cinq kilomètres, prend la sortie 23 et négocie une série de ronds-points de sorte à se retrouver sur une route départementale. Il s'enfonce dans un bois noir, roule à vitesse réduite sur un chemin sablonneux, débarque sur une clairière reconvertie en parking, le taxi accélère et, tirant sèchement le frein à main, effectue un dérapage contrôlé, olé. Entre la terre et le ciel, des néons

roses et bleus illuminent l'entrée du club *Le Privilège*, terme du voyage.

Wally se glisse dans la file d'attente. Les garçons et les filles dansent déjà, bras en l'air, index pointés, jambes fléchies, secouant la tête ou remuant le bassin, bougeant sur les rythmes qui traversent les murs. Contrairement aux salles de concert, aux salles pirates, à tous les lieux où l'on balance du son, les clubs de musique privés ne sont pas considérés comme des lieux de nuisance sonore, car leur commerce est lucratif. Ce sont des affaires que les commerçants de la Ville aux Canaux tiennent en haute estime. Ils aiment s'y rendre pour se détendre et travailler. Ils y convient leur famille, leurs amis, leurs clients et futurs associés. Les clubs de musique privés sont des lieux dédiés à la fête des commerçants entre eux, et de leurs fréquentations. À ce qu'il paraît on y dépense beaucoup d'argent pour écouter de la merde en buvant de la merde. Wally est curieux de savoir comment un tel prodige est possible. Quand vient son tour de se présenter au physionomiste, réglementaire gars musclé-bronzé qui jouit de son pouvoir de sélection accompagné d'un petit mec qui ne paye pas de mine mais boxe comme un boucher, on le congédie en six mots : ça ne va pas être possible. Wally sort ses noisettes et les agite devant cette tête de con qui régite les entrées. En pure perte : d'un mouvement de bras, celui-ci l'écarte. Et lui demande, pour la toute dernière fois, de dégager. Sinon il se fâchera. Pour ce soir en tout cas c'est raté, Wally ne dépensera rien, mais demain nous serons samedi, il mettra tout en œuvre pour acheter, flamber, consommer, faites-lui confiance.



Le lendemain, le riche Wally croit trouver une solution à ses soucis de noisettes chez les marchands de musiques et de sons, chez les marchands de textes et d'illustrations. Il achète une grande quantité d'enregistrements et d'imprimés. De retour dans sa chambre il s'allonge et lit de la poésie imprimée, il écoute des enregistrements de musique, il dévore un hareng dans un cercueil de pain noir.

Cependant il reste encore loin du compte. Le temps de dépenser les noisettes qu'il vient de gagner, de nouvelles noisettes lui remplissent les poches. Il est bon pour retourner acheter des imprimés et des enregistrements.

Écouter prend du temps et demande de l'attention. Lire prend du temps et demande de l'attention. Or Wally ne pratique jamais les deux activités simultanément. Quand il lit, il lit. Quand il écoute de la musique, il écoute de la musique. Il ne lit jamais en écoutant la musique. Il n'écoute jamais de musique en lisant. Il a remarqué qu'une activité prenait toujours le dessus sur l'autre. Soit l'écoute de la musique perturbait sa lecture. Soit la lecture le rendait sourd.

Vu le nombre d'imprimés et d'enregistrements dont il a fait l'acquisition, il en a au moins pour six mois de lecture et d'écoute. Si bien qu'à moins d'acheter des enregistrements qu'il n'aura pas le loisir d'écouter, des imprimés qu'il n'aura pas le temps de lire, il lui sera difficile de continuer à dépenser ses noisettes grâce à cette seule stratégie.

Alors Wally se met à fumer davantage. De deux à trois cigarettes quotidiennes, il passe à huit. Un mois plus tard il en est à dix. Il fume douze cigarettes par jour à quinze ans et demi. Et le jour de ses seize ans il atteint le nombre record

de quinze. Quinze clopes par jour à seize ans, ça commence à devenir intéressant.

Pour tenir le rythme, il n'attend plus la sortie de l'école pour se mettre à fumer. Il fume dès le matin. Il fume sur le chemin qui le mène à l'école et écrase son mégot devant le portail. Sous l'œil furieux de la prof, il en allume une deuxième, qui n'en est que meilleure.

Bientôt, il se met à fumer au petit déjeuner, alternant bouffée de tabac et gorgée de thé brûlant. Il fume dès le réveil. Il allume sa première clope alors qu'il est encore dans son lit. Le paquet de tabac, les feuilles et le briquet sont posés sur la table de nuit. Avant de se coucher il prend soin de les laisser à portée de main, de sorte à ne pas perdre une seconde et à fumer d'entrée.

S'étant couché en fumant, Wally se réveille en fumant. Wally dort à côté d'un cendrier rempli de cendres et de mégots. Le tabac froid devient pour lui une manière de parfum. Ses cheveux sentent le tabac, sa bouche sent le tabac, ses vêtements sentent le tabac. L'odeur ne le quitte pas, elle lui colle à la peau. Il l'entretient en fumant au taquet, du matin jusqu'au soir. Wally, on le respire avant de le voir. Une odeur de tabac froid portée par le vent du nord annonce sa venue à dix bornes.

Finis les achats au détail! Maintenant il fait les courses en gros. Il prend du tabac pour sa consommation propre et pour celle des copains.

Wally et compagnie regrettent sincèrement que l'école interdise aux élèves de fumer. Lors des récréations ils se démerdent pour fumer dans les chiottes sans se faire attraper : il suffit de donner un billet au surveillant pour qu'il ne surveille plus rien.

Pour dire que les noisettes servent aussi à acheter les gens et contourner les lois. Cela fait partie de leur côté magique.

Sorti des heures de classe, Wally fume de manière continue, ce qu'on pourrait traduire par clope sur clope. Quand il ne fume pas, il roule. Quand il ne roule pas, c'est qu'il est en train de fumer. Quand il ne fume ni ne roule, cela veut dire qu'il dort dans son lit ou bien qu'il dort en classe.

Wally mène une vie simple, organisée autour de la possibilité ou non de fumer, et de ce qu'il lui en coûte.

Ses parents le mettent en garde.

Fumer tue.

Wally : Vivre tue.

Papa : Fumer réduit la durée de vie.

Wally : Tant que tu fumes, c'est que t'es vivant.

Hélas, Wally a beau fumer lui-même et faire fumer les copains, il lui reste encore des liasses de noisettes en forme de billets, plus tout un tas de pièces jaunes et cuivrées. Sans compter que, soir après soir, il continue d'engranger. Wally ne parvient pas à régler ses problèmes de noisettes. Il a beau essayer de tout craquer, il en gagne plus qu'il n'en dépense. Beaucoup de noisettes, peu de boulot. Question noisettes, il est de plus en plus gavé. Sans compter que les siennes ne sont pas imposables. Ce sont des noisettes nettes d'impôt. De la noisette non déclarée, donnée de la main à la main. Il a pris ce boulot pour faire quelque chose plutôt que rien, et le voici avec des noisettes jusque-là. C'est à vous déguster du travail salarié.

Wally se met à explorer d'autres manières de fumer. Il fume d'autres produits que le tabac mêlé de nicotine, de goudron et de centaines d'adjuvants. Il fume des herbes et

des plantes arrivées par bateau en provenance des Continents du Sud, dont le stock est censé approvisionner les Pays du Nord. En ville, on se procure facilement ces herbes et ces plantes. Pour peu qu'on traîne sur le port, une fois la nuit tombée, pour peu qu'on ait une tête à fumer, on trouve vite à qui parler, à qui acheter.

Wally est si riche qu'il ne peut s'empêcher d'en prendre en grande quantité. Il en prend pour dix, pour cent, alors que lui, Wally, est un, est seul, est un fumeur unique, un être indivisible, une entité fumante. Il achète un bloc compact qu'il entropose dans sa chambre, espérant écouler tout son stock du seul fait de sa consommation propre. Mais il en a trop pris, bien plus que ce qu'il est capable de fumer. Rien qu'avec ça, il en a pour des années de fumette, alors que faire? Que faire maintenant?

Pour s'en débarrasser, il confectionne des sachets, petits, moyens ou gros, contenant des quantités variables d'herbes et de plantes à fumer. Il les range dans ses poches, et dans un étranger courant les propose aux marins de la Côte atlantique.

Sans l'avoir réellement cherché, Wally engrange de nouveaux bénéfiques. Il a acheté ces herbes et ces plantes pour dépenser ces noisettes dont il ne sait que faire, voilà que ces herbes et ces plantes lui procurent de nouveaux bénéfiques. C'est à désespérer.

À quoi bon travailler?

Que faire de ces noisettes?

Par quel moyen les casser?

Comment s'en débarrasser?

Devra-t-il les bouffer?